

Mise en scène par les graphistes M/M, l'expo *Translation*, au palais de Tokyo, est spectaculaire, déchirante, problématique. Incontournable.

Monu/Mental

TRANSLATION

A Paris

Spectaculaire, d'abord. On raconte qu'en visitant la salle qui lui est consacrée, couverte au sol d'une moquette savamment illisible et sur les murs des posters rouges et noirs des M/M (photo ci-contre), l'artiste américain Jeff Koons fut soufflé par la mise en scène de sa propre œuvre, *Moon*, énorme miroir en forme de ballon gonflable. Un souffle d'artiste : cet éloge est plus court et vaut mieux que le mien.

Déchirante, aussi. En raison peut-être de tout ce papier peint, de toutes ces affiches placardées dans les salles d'exposition, et même superposées les unes aux autres, en raison surtout des multiples discordances et perturbations visuelles occasionnées par la manière dont les deux graphistes M/M ont mis en scène la prestigieuse collection d'art contemporain du collectionneur grec Dakis Joannou, on pourra dire aisément de l'exposition *Translation* au palais de Tokyo qu'elle "déchire". Grave. Les yeux évidemment, les lignes, les couleurs, les tympans aussi, tant cet opéra visuel, baroque et criard, ce mix d'œuvres et d'affiches nous rappelle que les M/M, alias Michael Amzalag et Mathias Augustyniak, ne sont pas pour rien de proches collaborateurs de Björk, et ont visuellement accompagné au long des années 90 l'essor de la scène electro française.

Problématique, donc. "Translation est la conjonction de deux expositions différentes qui en forment une troisième", commente Jérôme Sans, codirecteur du palais de Tokyo.



Moon de Jeff Koons

Il y a d'une part la Fondation Deste du riche Athénien Dakis Joannou, forte de quelques pièces emblématiques de l'art d'aujourd'hui, avec Maurizio Cattelan, Jeff Koons, Mike Kelley, sans compter les œuvres plus faiblardes mais tellement star du Japonais Takashi Murakami ou de Vanessa Beecroft. Un ensemble équilibré par la présence d'artistes issus des pays dits périphériques, tels le Jamaïcain Nari Ward ou le Nigérian Yinka Shonibare.

Il y a d'autre part, presque en sous-main mais quand même très en surface de visibilité, une rétrospective de l'œuvre graphique des M/M. Productions d'affiches pour le théâtre de Lorient, campagnes de pubs pour Calvin Klein, innovations typographiques, décor d'opéra, affiches de films (*No Ghost Just a Shell* de Huyghe et Parreno), d'expos (Biennale de Lyon, *Populism*, *Coollustre*,

Utopia Station...), etc. Une rétrospective, mais pas ampoulée, ni même chronologique, antimuséale au possible : pour eux, c'est plutôt le moyen de désarchiver leurs travaux, de les réactiver, de tout recycler, depuis une session photo avec Björk pour l'album *Vespertine* jusqu'aux petits robots qui servent de logo au palais de Tokyo.

Il y a ici une façon de tout brader, de vider les tiroirs, de tout foutre sur les murs, de manière sans doute mégalo mais avec l'idée paradoxalement modeste que toute cette œuvre graphique ne servirait peut-être qu'à ça : faire tapisserie aux œuvres des autres. "Et ça fait la nique à tous les graphistes, commente l'artiste Thomas Lélou de visite ce jour-là, ça prend complètement à revers tous ceux qui ont le culte du signe."

Pour autant, la rétrospective fonctionne, et ce qui se donne à lire c'est à quel point tous ces signes, ces affiches composent au fil du

temps une grammaire, une même et complexe écriture visuelle. Et la moquette gri-bouillée qui décore le sol du restaurant Etienne Marcel est là aussi, elle jouxte un mur d'affiches pour le *Cosmodrome* de Dominique Gonzalez-Foerster et les décors de l'opéra *Antigona* : œuvres basses, culture haute, tout ici se mélange dans un univers aux hiérarchies bousculées.

Manifeste, au passage. Volontairement tonitruante, hyperprésente au point de mettre en péril la visibilité même des œuvres de la collection Joannou, à l'image d'une toile de Christopher Wool, où les lettres du mot "COMEDIAN" s'inscrivent en noir sur fond blanc, concurrencée par un mur d'affiches également noir et blanc des M/M, certaines encadrées comme des œuvres à part entière, cette scénographie inédite joue avec les règles de l'art, flirte dangereusement avec le brouillage des frontières entre l'artiste et le graphiste. A l'image des cartels immenses, bien plus gros que l'œuvre dont ils donnent le titre, et qui s'affichent en toutes lettres sur les murs du palais de Tokyo par le biais des séries de posters alphabétiques des M/M. Un renversement de taille, provocateur, limite scandaleux.

C'est dire qu'on est loin ici des pastilles colorées, des moquettes pastel, des canapés blancs, des poufs gonflables, bref de tout ce design fade et vaguement techno à quoi se résument bien des idées de designers dans les salles d'expos. Mais on est loin aussi de la neutralité blanche et immaculée des musées, loin du white cube standardisé des galeries, loin des manières traditionnelles de montrer l'art, fût-il contemporain.

A ce titre, l'intervention des M/M vaut comme une expérience d'exposition, elle se rattache à une contre-histoire de l'exposition qui passe notamment par le papier peint motif vache de Warhol. Et s'impose peut-être plus encore comme un manifeste, violemment provocateur, hautement problématique, pour une autre conception du musée.

Jean-Max Colard

*Jusqu'au 18 septembre au palais de Tokyo,
13, av. du Président-Wilson, Paris XVI^e,
tél. 01.47.23.38.86, www.palaisdetokyo.com*